CRITIQUE, opéra. METZ, Grande Salle de l’Arsenal, le 6 novembre 2026. LEHAR : La Veuve joyeuse. E. McNairy, R. Mengus, J.F. Vinciguerra, P. Talbot… Paul-Emile Fourny / Victor Rouanet

Souvent reléguée au rang de divertissement aimable, preuve est faite avec cette *Veuve Joyeuse* de Franz Léhar que l’opérette peut retrouver une noblesse et une énergie folles. En cette saison de transition, l’Opéra-Théâtre de Metz a choisi de délocaliser sa production phare dans la Grande Salle de l’Arsenal, et le pari est magistralement relevé. Loin de la salle traditionnelle à l’italienne, ce vaisseau de bois clair signé Ricardo Bofill impose ses contraintes, mais la proposition artistique les transforme en atouts. Ici donnée en version semi-scénique, *La Veuve joyeuse* devient sous la houlette de Paul-Émile Fourny un objet théâtral d’une mobilité et d’une couleur réjouissantes.

Alors certes, il n’y a pas de lourds décors, et c’est précisément ce qui libère le spectacle. Un lustre-*montgolfière* suspendu dans les airs, quelques praticables, des miroirs et des bouquets qui glissent sur scène suffisent à planter le

climat. Mais là où la réussite est totale, c’est dans la manière dont la mise en scène de **Paul-Émile Fourny** s’empare de l’intégralité du lieu. Les couloirs, les escaliers, les recoins de la salle deviennent des prolongements naturels du plateau. Les interprètes circulent, entrent et sortent avec une fluidité désarmante, créant une impression de fête permanente et de mouvement perpétuel. Cette mise en scène haute en couleurs s’appuie sur un travail visuel somptueux : les costumes de **Giovanna Fiorentini** éclatent de mille feux, les éclairages de **Patrick Méeüs** sculptent les volumes avec subtilité, et la chorégraphie de **Lucas Resende** insuffle une vitalité contagieuse à l’ensemble. Solistes, choristes et danseurs ne font qu’un, et l’on remarque l’implication physique réjouissante de chanteurs pourtant aguerris, qui n’hésitent pas à se mêler aux pas de danse avec un plaisir communicatif.

Autre trouvaille dramaturgique : les dialogues parlés, à l’origine en allemand, sont ici remplacés par un texte français signé et dit avec un abattage réjouissant de l’inénarrable **Jean-François Vinciguerra**. Ce choix fluidifie le récit, renforce le potentiel comique de l’ouvrage et permet au public de suivre les intrications amoureuses et diplomatiques sans jamais perdre le fil. Les parties chantées, elles, conservent la langue originale, et le contraste fonctionne à merveille.



Le succès de la soirée repose aussi, indéniablement, sur une distribution d'une garnde cohérence et générosité. **Emma McNairy**, inconnue des scènes françaises il y a peu, incarne Hanna Glawari avec une autorité solaire. Son soprano ample et pulpeux, à la fois charnu et ductile, donne à la veuve milliardaire une présence vocale et scénique de premier plan. Face à elle, **Régis Mengus** est un Comte Danilo de rêve : il habite le rôle avec une aisance confondante, passant du *dandy* désabusé à l'amoureux transi avec une sincérité désarmante. Autour de ce couple central, la troupe brille de mille feuxà l'instar de **Léonie Renaud** (Valencienne) qui s'acquitte avec dignité d'un rôle moins exposé, tandis que **Philippe Talbot** campe un Camille de Rossillon étincelant, dont la ferveur juvénile et la voix claire font des merveilles. Dans les rôles comiques, **Christophe Gay** (Vicomte Cascada) et **François Piolino** (Raoul de St Brioche) sont d'irrésistibles prétendants, visiblement ravis de jouer les faire-valoir loufoques. Et que dire de **Jean-François Vinciguerra** en Baron Mirko Zeta ? Maître absolu de son texte, il donne au personnage une épaisseur comique et une truculence qui font mouche à chaque réplique. Les petits rôles, confiés comme souvent à Metz à des artistes issus du chœur, permettent de saluer au passage le talent de

chanteurs qui donnent au spectacle sa chair et sa couleur.



Il faut enfin saluer le travail remarquable de **Victor Rouanet** à la tête de l'**Orchestre national de Metz Grand Est**. Le chef parvient à tirer de la phalange messine une palette de couleurs et de nuances qui fait honneur à la partition de Lehár. Sa direction est à la fois fougueuse et précise, énergique et souple. Il sait donner du corps à ces valses, mazurkas et autres galops, sans jamais tomber dans la facilité. Loin de n'être qu'une musique « sentimentale », la partition prend sous sa baguette une dimension nostalgique et sensuelle qui touche juste. L'orchestre, tour à tour pétillant et caressant, accompagne les chanteurs avec un soin constant, et l'on ressort de la salle avec les mélodies en tête et l'envie de revenir.

Bravo à l'Opéra-Théâtre de Metz pour avoir su, une fois encore, faire vibrer son public hors les murs avec autant d'exigence et de panache !

CRITIQUE, opéra. METZ, Grande Salle de l’Arsenal, le 6 novembre 2026. LEHAR : La Veuve joyeuse. E. McNairy, R. Mengus, J.F. Vinciguerra, P. Talbot… Paul-Emile Fourny / Victor Rouanet. Crédit photo (c) Philippe Gisselbrech

---

CRITIQUE, concert. METZ, Grande salle de l’Arsenal, le 28 mars 2025. LISZT / CHOSTAKOVITCH. Orchestre National de Metz Grand-Est, Marie-Ange N’Gucci (piano), Keri-Lynn Wilson (direction)

Le 28 mars 2025 restera gravé dans les mémoires des mélomanes messins : la Cité Musicale a vibré sous l’énergie électrisante de l’Orchestre National de Metz Grand-est, dirigé avec une maestria impressionnante par la cheffe australienne Keri-Lynn Wilson. Au programme, deux monuments de la musique symphonique interprétés

avec une intensité rare : le *Deuxième Concerto pour piano* de Franz Liszt, porté par la virtuosité envoûtante de la pianiste française Marie Ange N'Gucci, et la *Dixième Symphonie* de Dmitri Chostakovich, déployée dans toute sa puissance dramatique.

Dès les premières notes du *Concerto n°2* de Liszt, **Marie Ange N'Gucci** a captivé la salle par son toucher à la fois délicat et puissant. Son interprétation, loin de tout académisme, a épousé les contrastes du romantisme lisztien avec une sensibilité remarquable. Les cadences scintillent, les passages lyriques chantent avec une grâce aérienne, tandis que les moments les plus véhéments jaillissent avec une énergie presque théâtrale. La phalange messine, placée sous la baguette précise et inspirée de **Keri-Lynn Wilson**, tisse un dialogue fascinant avec la soliste, entre éclats symphoniques et murmures poétiques. Le *finale*, d'une virtuosité étourdissante, soulève une ovation unanime – le public, visiblement subjugué, n'a pas ménagé ses applaudissements.

Dans la seconde partie de soirée, la *Dixième Symphonie* de Chostakovich a confirmé l'excellence de l'orchestre et de sa cheffe. **Keri-Lynn Wilson**, dont la lecture allie rigueur et passion, a magistralement restitué l'âme tourmentée de cette œuvre. Le deuxième mouvement, souvent associé à la figure de Staline, a été traversé d'une violence sourde et implacable, tandis que le troisième mouvement, avec son motif mélancolique en hommage à DSCH (le monogramme musical du compositeur), a été porté par une émotion palpable. Les musiciens de l'**Orchestre National de Metz Grand-Est** ont démontré une cohésion et une engagement remarquables, des cordes profondes et tourmentées aux cuivres héroïques, en passant par les bois d'une expressivité déchirante.

Cette soirée a été bien plus qu’un concert : une expérience musicale totale, où chaque interprète a donné le meilleur de lui-même sous la direction inspirée de **Keri-Lynn Wilson**. **Marie Ange N’Gucci**, en étoile montante du piano français, a confirmé son immense talent, tandis que l’orchestre a brillé dans un répertoire exigeant avec une maturité impressionnante. La **Cité Musicale de Metz** peut être fière d’avoir offert un tel moment de grâce — un rendez-vous avec le génie de Liszt et Chostakovich, servi par des artistes au sommet de leur art.

CRITIQUE, concert. METZ, Grande salle de l’Arsenal, le 28 mars 2025. LISZT / CHOSTAKOVITCH. Orchestre National de Metz Grand-Est, Marie-Ange N’Gucci (piano), Keri-Lynn Wilson (direction). Crédit photographique © Yuri Griaznov